RENCONTRE ■ Graveur, marqueteur, sculpteur, il a toujours cassé les codes pour mieux magnifier la matière

Bons baisers artistiques d'Orléans…

De Chicago à New York, de Paris à Singapour, Yann Hervis a posé sa griffe artistique dans le monde entier. Mais c'est à Orléans, la ville qui l'inspire, qu'il a sûrement cloué la plus belle empreinte.

Matthieu Perrinaud
matthieu.perrinaud@centrefrance.com

Une voie étroite, au bout de l'île Arrault. Derrière un grand portail, le vert vif d'un jardinet douillet tranche avec une façade abrupte.

Yann Hervis habite là. Il est artiste. Un métier pas comme les autres, dans une maison pas comme les autres. « C'est une ancienne usine de stores. J'habite ici depuis 17 ou 18 ans. J'avais envie de grands volumes. Le Corbusier parlait de "machine habitée", il avait raison. »

Ici, il vit, le matin. Là-bas, il travaille, l'après-midi. À Chécy, dans son atelier, un ancien central téléphonique de 60 m². Le même rituel, quotidiennement. « Un artiste, c'est comme un sportif, il doit muscler son imagination. Brassens disait : "Un talent sans travail n'est rien qu'une sale manie". »

> « Brassens disait : "Un talent sans travail n'est rien qu'une sale manie". »

Il a travaillé, Yann Hervis, sans relâche. Inspiré par le parcours paternel. « Mon père a fait l'école Boulle, puis il est devenu ébéniste, rue de la Cigogne, pas très loin d'ici. J'ai toujours traîné, dans les copeaux, j'avais l'habitude de voir les compagnons travailler… »

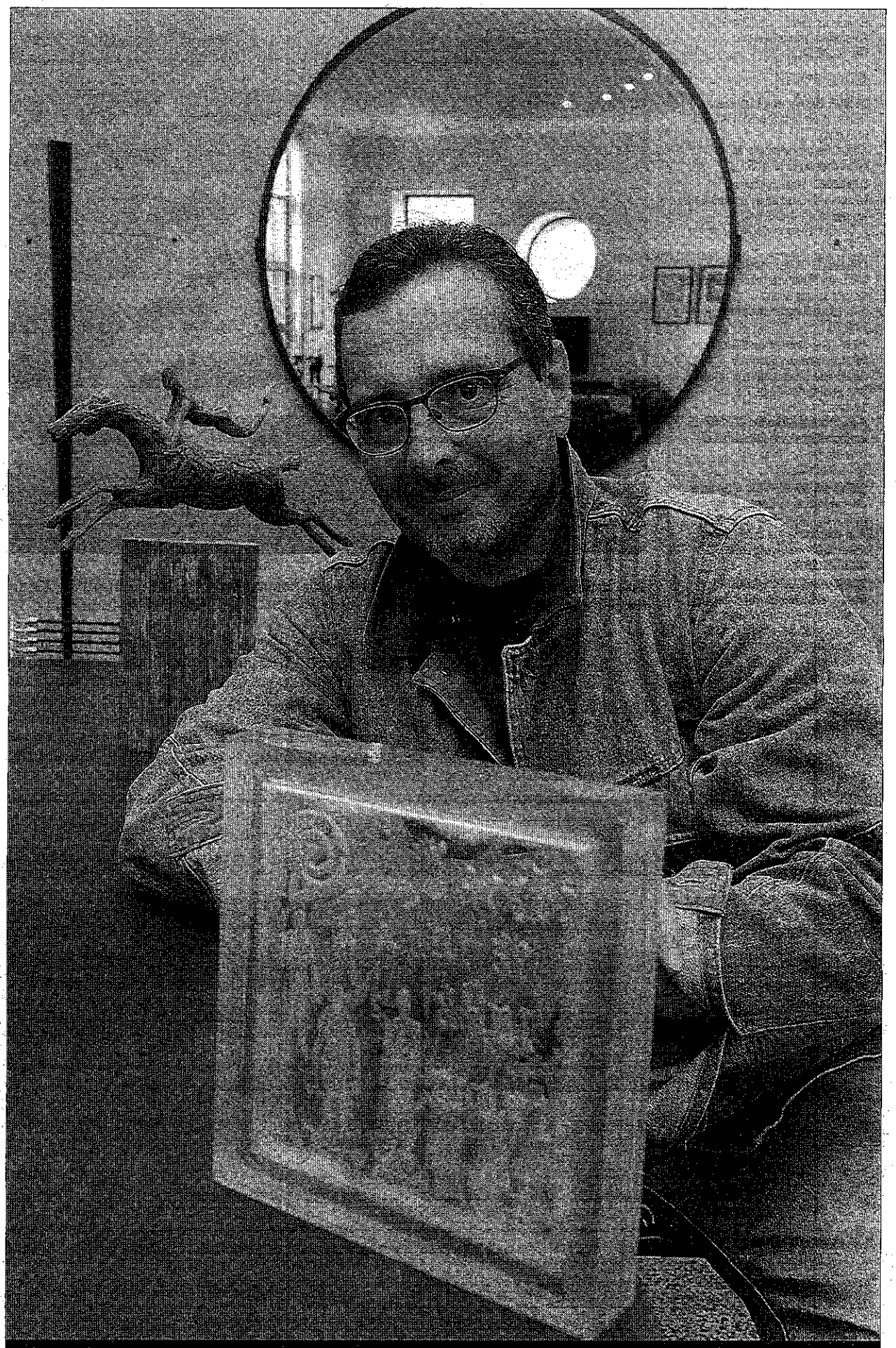
Passion contagieuse pour le bois. Alors, après un bac de lettres, il s'inscrit aux Beaux-Arts. S'intéresse à tout, expérimente, tâtonne, avec gourmandise. « Mais en sortant, il fallait que je gagne ma vie. » Il choisit de devenir instituteur, un temps. Jusqu'à celui du choix.

« À Orléans, c'était simple : je serais resté instit' et j'aurais fait l'artiste à mes heures perdues. Mais non, je voulais l'être à part entière. » Alors, « comme tout bon provincial, il a fallu monter à Paris. »

Il y développe notamment son appétit pour l'architecture, le design, la marqueterie (*). Avec une sacrée surprise au tournant. « J'ai rencontré Andrée Putman, une référence. Elle a regardé mon book, et au bout d'un quart d'heure, elle m'a dit : "Ça vous intéresserait de faire le portrait de Saint-Laurent ?". Je suis allé avenue Montaigne pour travailler, je ne l'ai malheureusement pas rencontré, mais son portrait en marqueterie est parti à Chicago. J'avais une vingtaine d'années, c'était un rêve… »

Les États-Unis. Sans le savoir alors, il emboîte rapidement le pas de son tableau. Jusqu'à New York. « J'y ai rencontré des gens extraordinaires. J'ai fait mon premier chantier sur la 5e avenue, je n'avais pas 25 ans ! » Il remporte un prix, à Chicago, quand un autre jeune premier, déjà star, Philippe Starck, en récolte deux.

Yann Hervis est en orbite. Puis il revient au pays. Une fois de plus, le destin lui tape amicalement sur l'épaule. « Je fais une expo à Paris, quelqu'un vient vers moi et me dit : "J'aime beaucoup ce que vous faites, est-ce que vous aimeriez exposer en Asie, à Singapour ? » Là encore, aucune hésitation.



YANN HERVIS. L'artiste au sein de son domicile orléanais, avec au premier plan un exemple de palimpseste. PHOTO THIERRY BOUGOT

« Une forme d'alchimie »

Flair, culot et savoir-faire, les clés d'un parcours hors normes. Avec, aussi, l'envie de casser les codes. « Il faut que je m'amuse, que j'invente mon propre vocabulaire… »

Pour « s'amuser », il détourne des techniques industrielles. « J'utilise une presse sous vide, et un système de sablage à haute pression. C'est comme une "grosse gomme", qui me permet d'arriver jusqu'à l'os et révéler la matière. Ça exerce une forme d'alchimie, car le matériau se vieillit artificiellement. C'est très beau. »

Un procédé qui le conduit, inexorablement, à l'univers du palimpseste. « Au Moyen Âge, c'était un parchemin. Mais comme c'était très coûteux, les moines copistes les grattaient pour réécrire par-dessus. Aujourd'hui, avec la technologie, on peut lire ce qui a été écrit précédemment. Avec les strates de bois, le sable, je vais chercher différents graphismes. »

La plus belle preuve borde fièrement le hall du récent pôle de santé privé Oréliance. Neuf stèles de 1,70 m de haut. Du verre collé aux UV, avec chaque feuille travaillée au jet de sable. » Dessus, l'arbre, « l'alpha et l'oméga de mon travail », des références à la médecine, le serment d'Hippocrate… « Une respiration, une sorte de ponctuation poétique. »

> « Si un jour il reste quelque chose de moi, ce sera peut-être le clou. »

Son dernier coup d'éclat en date. Mais avant, il y a eu l'éclat des clous. Partout dans le centre-ville, sur la chaussée, ou pour délimiter les terrasses des cafés. Indissociables, aujourd'hui, de la cité johannique. « Ça a commencé sous l'ère de Jean-Pierre Sueur, à la fin des années 90. J'ai proposé le projet à la mairie, mais il a été enterré, puis ressorti sous le mandat du maire actuel. Au final, ça a fait consensus politique… Je devrais peut-être m'en inquiéter… »

Grand sourire. « C'est énorme de travailler pour sa ville. Si un jour il reste quelque chose de moi, ce sera peut-être le clou, qui sera retrouvé, dans des siècles… » Le futur, justement. À 57 ans, il ne s'interdit rien. « J'ai ouvert un coffre avec plein de jouets dedans. » Un rêve, cependant : « Travailler sur un puits d'ascenseur, ça me plairait beaucoup. Comme la signalétique urbaine. On pourrait imaginer une signalétique artistique dans les villes, non ? »

À Orléans, tant qu'à faire. Une ville qui l'inspire, décidément. « Ça manque de sculptures sur les bords de Loire. J'ai des idées… » Avis aux décideurs. D'autant que du bout de l'île Arrault, Yann Hervis sait de quoi il parle… ■

Plus d'infos. www.yann-hervis.odexpo.com.

(*) Juxtaposition de plaques de bois fines, collées et jointes.